



**HAL**  
open science

## Penser le genre en 1919. Margarita Nelken et La condición social de la mujer en España.

Christine Lavail

► **To cite this version:**

Christine Lavail. Penser le genre en 1919. Margarita Nelken et La condición social de la mujer en España.. Iberic@l, CRIMIC, 2018, Le concept de genre dans les mondes hispanophones et lusophones : des discours théoriques aux imaginaires des créations, 13. hal-02061732

**HAL Id: hal-02061732**

**<https://hal.parisnanterre.fr/hal-02061732>**

Submitted on 8 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christine Lavail  
UPL, Université Paris Nanterre  
EA 369 Études Romanes, CRIIA

Penser le genre en 1919. Margarita Nelken et *La condición social de la mujer en España*.<sup>1</sup>

Résumé :

*La condición social de la mujer en España* de Margarita Nelken a été publié pour la première fois en 1919. L'analyse de la situation des femmes dans la société du début de XX<sup>e</sup> siècle qui y est proposée repose sur la dissociation entre le sexe biologique et le genre et permet donc d'inscrire son auteur dans une sorte de « préhistoire du genre ». En effet, Margarita Nelken passe les rapports sociaux au prisme de cette dissociation pour en arriver à construire un véritable projet de société pensé depuis la perspective des femmes. Ainsi, le féminisme qui s'exprime dans ce texte n'a pas une visée théorique mais bien pragmatique. Cependant, il est intéressant de constater que certaines contradictions apparaissent dans le féminisme de Margarita Nelken, notamment lorsqu'il est question du rôle des femmes dans la maternité.

Mots-clés : Nelken, genre, femmes, féminisme, éducation, travail, famille

Resumen :

*La condición social de la mujer en España* de Margarita Nelken se publicó por primera vez en 1919. En esta obra, el análisis de la situación de las mujeres a principios del siglo XX se funda en la disociación entre el sexo biológico y el género, permitiendo de esta forma incluir a su autora en lo que se podría considerar como una « prehistoria del género ». En efecto, partiendo de las relaciones sociales vistas a través del prisma de esta disociación, Margarita Nelken propone un nuevo proyecto de sociedad pensado desde la perspectiva de las mujeres. De esta forma puede decirse que su feminismo no consiste en grandes aportaciones teóricas sino que pretende ser puramente pragmático. Sin embargo, es interesante notar que aparecen ciertas contradicciones en el pensamiento de Margarita Nelken, particularmente en cuanto al papel de la mujer en la maternidad.

Palabras claves : Nelken, género, mujer, feminismo, educación, trabajo, familia

---

<sup>1</sup> Je tiens à remercier ici Caroline Lepage et Lina Iglesias, la première pour ses commentaires précieux à propos de ce texte, la deuxième pour avoir suivi pas à pas son processus d'écriture.

On assiste ces dernières années en Espagne, comme dans de nombreux pays, à un foisonnement des études sur le genre.

Le « concept » qui dissocie sexe biologique et genre, a été théorisé en tant que catégorie d'analyse pour les sciences humaines et sociales dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Dès lors, il est devenu un outil incontournable, notamment pour comprendre et écrire l'Histoire des femmes, en rendant compte des relations de pouvoir<sup>2</sup>, asymétriques<sup>3</sup> et hiérarchisées, auxquelles elles sont soumises.

Pour autant, il ne faut pas oublier qu'à des époques où le « genre » n'était pas encore théorisé, certains textes ont pu présenter une démarche analytique convergente, en l'occurrence dans le but d'interroger les inégalités entre les hommes et les femmes ou, du moins, pour dénoncer le rôle subalterne des femmes dans la société.

*La condición social de la mujer en España* de Margarita Nelken<sup>4</sup> fait partie de ces textes. Ce livre, publié en 1919 dans une Espagne en pleine mutation, à la fois économique, sociale et politique, est une des premières œuvres de Margarita Nelken et son premier « essai » sur les femmes. Il s'agit d'un texte que l'on pourrait qualifier d'hybride, à la croisée de l'histoire, de la sociologie et du pamphlet, écrit par une militante et une femme de terrain, mais aussi une femme capable de produire une réflexion articulée et de mettre en œuvre une méthode rationnelle, fondée sur la dissociation entre le sexe et le genre. Partant de la question du travail féminin qui se développe en Espagne depuis le début du siècle, Nelken brosse un tableau général de la situation des femmes et passe les rapports sociaux au prisme de cette dissociation pour en arriver à construire un véritable projet de société pensé depuis la perspective des femmes.

Si elle reste une femme de son temps, dont la réflexion est marquée par les problématiques qui lui sont contemporaines – ce qui la conduit parfois à certaines limitations dans son raisonnement et à quelques apories de son féminisme –, il n'en demeure pas moins que son discours est profondément novateur et très éloigné, sur de nombreux points, de celui des autres secteurs du féminisme naissant. Son postulat de base, sa démarche et la nouvelle lecture de la société qu'elle propose l'inscrivent ainsi dans ce que l'on pourrait considérer comme une « préhistoire du genre ».

Souvent cité dans les études sur le féminisme, *La condición social de la mujer en España* reste malgré tout un texte assez peu connu dans sa lettre, et peu abordé du point de vue du genre. C'est pourquoi il s'agira ici de l'exhumer, en quelque sorte, et de montrer dans quelle mesure Margarita Nelken, à partir de sa connaissance empirique des faits sociaux, exprime une pensée du genre. Toutefois son objectif n'est pas d'abstraire ni de théoriser la dissociation sexe/genre pour elle-même, mais bien de lui donner une application concrète, ce qui informe son féminisme d'une visée purement pragmatique. Margarita Nelken se place donc ainsi dans une optique de post-conceptualisation.

Lorsqu'elle écrit *La condición social de la mujer en España*<sup>5</sup>, Margarita Nelken est à peine âgée de vingt-cinq ans, mais elle est déjà très sensible à la situation des femmes des milieux

<sup>2</sup> SCOTT, Joan W., « Genre : Une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF*, n°37-38, 1988. *Le genre de l'histoire*, p. 125-153. Disponible sur : <URL : [http://www.persee.fr/doc/grif\\_0770-6081\\_1988\\_num\\_37\\_1\\_1759](http://www.persee.fr/doc/grif_0770-6081_1988_num_37_1_1759)>, [17.11.2017]

<sup>3</sup> PICHEVIN, Marie-France et HURTIG, Marie-Claude, *Sexe et pouvoir/ Sex, gender and power*. N° spécial de *Revue Internationale de Psychologie Sociale/ International Review of Social Psychology*, 10, n° 2, 1986, p. 222.

<sup>4</sup> María Teresa Eva Nelken y Mansberger (Madrid, 1894 – Mexico, 1968), plus connue sous le nom de Margarita Nelken a été peintre, puis critique d'art, journaliste et enfin femme politique à partir de l'avènement de la Seconde République. Proche des milieux ouvriers et notamment du Parti Socialiste qu'elle rejoindra en 1931, elle n'a cessé d'affirmer son engagement en faveur des plus démunis et des femmes.

<sup>5</sup> NELKEN, Margarita, *La condición social de la mujer en España*, Madrid, CVS Ediciones, 1975. Toutes les citations du texte renverront à cette édition.

les plus défavorisés. À tel point, qu'elle décide de fonder, dès 1918, une association pour aider les mères célibataires et les femmes ouvrières<sup>6</sup>. Sa connaissance de la condition féminine est donc essentiellement empirique et c'est avant tout en femme de terrain, passionnément engagée et souvent exaltée, qu'elle mène son analyse. Elle livre ainsi dans son texte un discours enflammé dont on trouve des traces de l'ardeur aussi bien dans le ton incisif que dans la syntaxe ou le lexique. Celui-ci, par exemple, est souvent évaluatif, valorisant ou dévalorisant selon le cas<sup>7</sup>, et devient l'un des vecteurs de l'indignation dont fait montre Margarita Nelken. Car c'est bien l'indignation qui domine l'ouvrage et qui apparaît aussi dans les nombreuses questions oratoires et les exclamations qui jalonnent le propos. Des phrases comme « qu'il est terrible...! » ou « que c'est lamentable!<sup>8</sup> » mettent en relief l'injustice dont sont victimes les femmes et témoignent de la fougue et de l'emportement de Margarita Nelken. Quant aux questions rhétoriques qui scandent le texte, elles permettent de mettre en œuvre la critique en y intégrant le lecteur pour le rendre partie prenante<sup>9</sup>. Interrogations et exclamations ont donc ici une fonction émotive, cherchant à éveiller chez le lecteur les mêmes sentiments de révolte qu'éprouve l'auteur, et semblent par là-même relever d'un langage plus approprié à la harangue politique ou au discours militant qu'à l'étude scientifique.

Du reste, dans son ouvrage, Margarita Nelken s'adresse souvent directement à ces femmes qu'elle défend et, s'il est évident que ces dernières ne liront jamais son texte, cela n'en demeure pas moins l'occasion de grandes envolées lyriques, comme dans le passage suivant : « Et vous, femmes qui avez besoin de défendre votre pain et celui de vos enfants, dites-vous que parce que vous êtes des femmes, des mères et que vous portez dans vos entrailles ce qu'il y a de plus sacré au monde, vous avez le droit, oui, le droit, de voir votre constitution physique, votre maternité et votre pain protégés par-dessus tout<sup>10</sup> ».

Cette forme exaltée qui caractérise *La condición social de la mujer en España* n'est, en réalité, qu'un des indices de la subjectivité présente dans l'œuvre. L'élément principal en est l'expression à la première personne par laquelle Nelken juge et prend parti, mêlant aux données objectives son avis et ses propres expériences. Certes, la première personne du pluriel généralement employée dans l'ouvrage peut sembler conforme à l'usage dans les textes argumentatifs. Pour autant, Margarita Nelken abandonne bien vite son apparente neutralité et investit progressivement ce « nosotros » de toute sa personne et de toute sa passion. Là où elle aurait pu dire, par exemple, « les employées espagnoles » ou « les femmes espagnoles », Nelken déclare « nos employées ont le droit... », « nos femmes...n'ont pas » ou encore « la responsabilité de tout cela nous incombe<sup>11</sup> », allant ainsi jusqu'à s'identifier avec son objet d'étude. En parlant ainsi à la première personne, Margarita Nelken s'affirme en tant que

<sup>6</sup> Il s'agit de l'association « La casa de los niños de España » créée à Madrid en 1918 pour recueillir les enfants illégitimes et proposer un service de crèche pour les enfants des ouvrières. PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Debolsillo, 2004, p. 269.

<sup>7</sup> Des adjectifs comme « terrible », « lamentable » ou « monstruoso » apparaissent de façon récurrente ainsi que les adverbes ou locutions adverbiales « felizmente » ou « por desgracia ».

<sup>8</sup> NELKEN, Margarita, *La condición social...*, op. cit., p. 196 et 221, respectivement : « ¡y cuán terrible...! », « ¡y cuán lamentable! ».

<sup>9</sup> Voici quelques-unes des formulations qui parsèment l'ouvrage : « la mujer es así y así, nos dicen,... Pero, ¿están ustedes seguros...? Y ¿no convendría...? » ; « ¿Qué sucede con este sistema? Pues que en España sólo pueden ganarse la vida como empleadas aquellas precisamente que no necesitan ganársela » ou encore « ¿Dónde está, dónde puede estar en muchos casos la 'indignidad' para la mujer, sino en la obligada sumisión a un hombre indigno? », *Ibid.*, p. 42, 73 et 231, respectivement.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 114 : « Y vosotras mujeres que necesitáis defender vuestro pan y el de vuestros hijos, pensad que por ser mujeres, por ser madres y por llevar en vuestras entrañas lo más sagrado del mundo, tenéis derecho, derecho sí, a que vuestra constitución física, vuestra maternidad y vuestro pan sean protegidos por encima de todo ».

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 81, 183 et 162, respectivement : « nuestras empleadas tienen derecho... », « nuestras mujeres... no tienen », « la culpa de ello nos incumbe a nosotras ».

femme et en tant qu'auteur. Elle transgresse les règles d'une société où seuls les hommes ont le droit de prendre la parole et d'exprimer leur individualité. Elle en retirera une réputation de femme pour le moins inconvenante qui la poursuivra jusqu'à la fin de sa vie. Or, en adoptant cette position, elle pourra penser et écrire différemment les questions qui ont trait aux femmes.

*La condición social de la mujer en España* n'est pas seulement un discours politique enflammé dans lequel Margarita Nelken révèle sa subjectivité. C'est aussi un exposé soigneusement documenté et construit suivant un véritable procédé scientifique.

Tout d'abord, la morphologie de l'ouvrage reprend la composition des essais critiques. Une introduction et une conclusion encadrent treize chapitres titrés renvoyant à quatre thématiques générales : le travail, le corps, la législation civile et le féminisme. La plupart des chapitres présentent des conclusions partielles sur lesquelles prend appui la suite du raisonnement. De plus, un appareil de notes, bien que succinct, accompagne le corps du texte, le tout attestant une démarche structurée et réfléchie. Margarita Nelken prouve ainsi qu'elle est une femme capable de se penser dans les mêmes formes que les hommes.

D'autre part, malgré la célérité avec laquelle Nelken écrit son texte<sup>12</sup>, celui-ci est le fruit d'une évidente maturation et s'inscrit dans un procès réflexif plus large. Ainsi, une partie de ses propositions provient de recherches effectuées en amont. C'est, en particulier, le cas des chapitres 6 et 9 qui se construisent entièrement sur deux conférences qu'elle avait prononcées à Madrid, respectivement le 2 janvier 1919 à *La casa del Pueblo* et le 21 décembre 1918 à l'*Ateneo*. Mais en outre, elle étaye ses assertions de données nombreuses, diverses et précises. Qu'il s'agisse de la description des conditions de vie et de travail des femmes, de la législation en vigueur ou des activités des associations féminines, elle montre une connaissance approfondie de son sujet. Elle s'appuie constamment sur des exemples concrets qui viennent corroborer ses affirmations et, afin de mettre en relief la spécificité de l'Espagne ainsi que le retard de la situation des femmes espagnoles dans tous les domaines, elle intègre dans sa démarche une approche comparative et une perspective historique. Le travail de documentation accompli par Nelken atteint une telle ampleur qu'il rejoint l'érudition, notamment si l'on considère également le nombre de références intertextuelles présentes dans son ouvrage. Ses lectures dans différents champs de connaissance (philosophie, sociologie, économie, droit, politique...) affleurent sans cesse dans son texte sous la forme de simples mentions, de citations, ou encore dans les exergues des chapitres. Nelken se réfère volontiers à John Stuart Mill et Auguste Bebel<sup>13</sup>, mais elle invoque aussi des auteurs très divers, parmi lesquels Montaigne, Secrétan, Balzac, ou Adolphe Blanqui. Les femmes ne manquent pas non plus à l'appel : les écrits de Mary Wollstonecraft, Adrienne Avril de Sainte-Croix, Flora Tristan ou Nini Roll Anker, entre autres, nourrissent aussi sa réflexion en l'inscrivant dans une tradition féministe. Margarita Nelken transgresse une fois encore les codes sociaux, non seulement par l'étendue de sa culture mais aussi parce qu'elle s'en sert à la façon des hommes et contre les hommes.

Cette rigueur scientifique, bien qu'exprimée avec une part de subjectivité, permet à Margarita Nelken de bâtir une théorie qu'elle expose dans le premier chapitre. À l'origine se trouve une prise de conscience : les inégalités de pouvoir entre les hommes et les femmes découlent

---

<sup>12</sup> PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, op. cit., p. 270 ; CAPMANY, Maria Aurèlia, « Un libro polémico sin polémica », prologue à NELKEN, Margarita, *La condición social de la mujer en España*, Madrid, Horas y Horas la Editorial, 2013, p. 15.

<sup>13</sup> *De l'assujettissement des femmes* (1869) de John Stuart Mill est expressément cité aux pages 41, 42, 61, 168 et 215, mais ses idées imprègnent la totalité de l'ouvrage. *La femme et le socialisme* (1891) d'Auguste Bebel est cité p. 49, 62, 71.

d'une confusion entre le sexe biologique et la fonction sociale. Nelken se place donc ainsi dans une perspective de genre à laquelle elle parvient grâce à ses lectures mais aussi par le biais de la comparaison. En effet, lorsqu'elle examine la situation des femmes dans d'autres pays, elle découvre que les Anglaises ont plus de droits que les Espagnoles. Or, la « nature féminine » devant être invariante, elle en déduit que, si certaines femmes réussissent à se libérer de la situation d'oppression dans laquelle elles se trouvent, c'est parce que les inégalités ne sont pas issues de différences naturelles mais résultent de facteurs extérieurs. La lecture de Stuart Mill, véritable précurseur du genre – qui la marque particulièrement et dont on sent, bien au-delà de ce premier chapitre, qu'elle traverse et nourrit toute l'œuvre –, la conforte dans cette idée :

En el país de Stuart Mill ya ha desaparecido esta prevención *a priori* que hacía abstracción de las influencias que pesan exteriormente sobre el carácter femenino y lo diferencian, a veces sin fundamento alguno, del masculino; pero nosotros nos encontramos aún, respecto a la mentalidad femenina extranjera y a sus aptitudes, en esa situación arbitraria en que Stuart Mill hacía radicar el antagonismo de los dos sexos<sup>14</sup>.

Nelken met ici en avant la construction sociale de la différence sexuelle et insiste principalement, tout au long du chapitre, sur le poids des « préjugés » et des « règles de conduite arbitraires » qui pèsent sur les femmes espagnoles<sup>15</sup>. L'apprentissage par les femmes des comportements sociaux, culturels ou psychologiques que l'on attend d'elles se fait, explique-t-elle, par un long processus au cœur duquel se trouve l'éducation. Cette dernière, dont elle souligne le pouvoir – elle est capable de conditionner jusqu'aux penchants des femmes et de donner lieu à des « sentiments *imposés* <sup>16</sup> » –, devient le point central de son étude. Margarita Nelken établit ainsi une distinction entre le « biologique » et le « social », entre la nature et la culture. Partant de ce constat, elle déclare la nécessité de dénaturer les rapports sociaux et adopte comme critère d'analyse la dissociation entre le sexe et le genre. Elle en fait une méthode, un prisme à travers lequel elle procèdera à une nouvelle lecture des relations entre les hommes et les femmes.

Il y a déjà, dans l'affirmation de cette méthode, une pensée du genre claire et puissante. Certes, Nelken ne remet pas en cause la préexistence d'une nature féminine, point de vue qui a subi des révisions dans la conceptualisation du genre postérieure aux années 1970<sup>17</sup>. Elle semble ainsi marquée par les préjugés de son époque dont, malgré tout, elle se nourrit tout en les dénonçant. Néanmoins, si l'on applique à Margarita Nelken la remarque que Christine Delphy fait à propos de sa propre démarche, on peut affirmer que « c'était déjà une avancée considérable que de penser qu'il y avait, dans les différences de sexe, quelque chose qui n'était pas attribuable à la nature <sup>18</sup> ».

Au terme de cet examen des postulats exprimés dans *La condición social de la mujer en España*, Margarita Nelken apparaît comme une militante qui a pu concevoir une théorie dont elle va se servir pour défamiliariser l'environnement des femmes. En effet, c'est en repensant à l'aune de cette théorie des phénomènes jusqu'alors perçus comme neutres du point de vue du genre qu'elle va tenter de donner à voir qu'ils sont en réalité le fruit d'une association entre le sexe biologique et le genre. Cela la conduit à une mise à distance critique de la situation des femmes dans l'éducation, dans la sphère publique et dans la sphère privée.

<sup>14</sup> NELKEN, Margarita, *La condición social...*, op. cit., p. 42.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 44 (c'est l'auteur qui souligne).

<sup>17</sup> DELPHY, Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, Paris, Syllepse, 2013 ; BUTLER, Judith, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte/Poche, 2006.

<sup>18</sup> DELPHY, Christine, *L'ennemi principal 2. Penser le genre*, op. cit., p. 25.

En premier lieu, Nelken s'attache à montrer que ce qui semble aller de soi dans la formation des filles est artificiel et soutient d'autres intérêts que les leurs. Elle a conscience que la fonction fondamentale des femmes dans la procréation a été utilisée depuis des siècles pour construire une identité féminine unique fondée sur l'idéal bourgeois et centrée autour du mariage et de la famille. Par conséquent, l'éducation qui est donnée aux femmes vise exclusivement à les préparer à remplir ce rôle d'épouse et de mère dans tout ce qu'il a de plus rudimentaire et réducteur. Le corollaire direct en est une absence quasi-totale de préparation intellectuelle. Les programmes scolaires étant différenciés selon le sexe, Nelken rappelle alors « la piètre instruction que reçoivent les femmes dans l'enseignement primaire <sup>19</sup> », ainsi que la pénurie d'écoles secondaires où les jeunes filles pourraient préparer le *bachillerato* nécessaire à l'accès à l'enseignement supérieur, ouvert aux femmes depuis 1910. De cette façon, Nelken blâme une volonté manifeste d'éloigner les femmes de la formation générale ou de tout apprentissage susceptible de leur ouvrir d'autres horizons que le foyer.

Mais Margarita Nelken va bien au-delà dans sa critique. Elle reproche encore à la société de maintenir les femmes dans l'ignorance et l'obscurantisme le plus complet dans un double dessein : celui de les enfermer dans un état de passivité et d'inertie propice à l'anéantissement de tout caractère combatif et surtout celui d'entretenir chez elles un esprit réactionnaire. Ainsi, l'éducation des femmes en Espagne, « au lieu de contribuer à la liberté et au progrès des idées, fait considérer cette liberté comme quelque chose de néfaste et ce progrès comme un mal dont il faut se garder <sup>20</sup> ». Dans ces conditions, l'Eglise catholique devient une des cibles privilégiées des attaques de Nelken qui l'accuse d'utiliser son influence auprès des femmes pour cautionner cette éducation étriquée et fomenter l'acceptation de leur mission domestique. De cet état d'esprit ambiant que Margarita Nelken qualifie d'« antiféministe » voire « antiféminin <sup>21</sup> », il résulte « une atrophie systématique de tout ce qui pourrait être pensée, libre arbitre et jugement personnel <sup>22</sup> ».

Après avoir réinterrogé l'éducation des femmes, Margarita Nelken tente de montrer sur quelles bases s'opère la reconduction de l'association entre le sexe et le genre dans la sphère publique et, plus spécialement, dans le monde du travail. Car, avec les retombées de la Première Guerre mondiale en Espagne, le phénomène du travail féminin y est devenu quantitativement plus important et, en tout état de cause, plus visible. Pour procéder à son analyse, Nelken examine les principales catégories socio-professionnelles – ouvrières, employées de tout type, professions libérales naissantes – et dégage comme constante, malgré les différences sensibles entre ces groupes, la force des préjugés qui condamnent leur activité. À nouveau, Nelken pointe l'idéal bourgeois de l'épouse et de la mère au foyer qui semble peser sur toutes les femmes. Elle n'hésite pas, à ce propos, à relever la contradiction qu'il y a à discréditer les femmes qui tentent de vivre du fruit de leur travail et à valoriser celles qui dépendent du travail d'un homme : « Ici le travail des femmes semble ridicule à de nombreuses personnes ; mais tout le monde trouve naturelle la position d'une femme qui dépend totalement du travail, non pas d'un père ou d'un mari, mais d'un frère, d'un oncle ou de n'importe quel parent masculin <sup>23</sup> ».

---

<sup>19</sup> NELKEN, Margarita, *La condición social...*, *op. cit.*, p. 60 : « la pésima preparación que reciben las mujeres en su enseñanza primaria ».

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 183 : « en lugar de ayudar a la libertad y progreso de las ideas, hace considerar esta libertad como algo nefasto y este progreso como un mal del cual hay que guardarse ».

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 53 : « una atrofia de todo cuanto pudiera ser pensamiento, libre albedrío y juicio personal ».

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 52 : « Aquí resulta ridículo para muchos el trabajo de una mujer ; pero a todo el mundo le parece natural la posición de una mujer dependiendo por completo del trabajo, no ya de un padre o de un marido, sino de un hermano, de un tío o de cualquier deudo masculino ».

Par ailleurs, ce rejet implique que les femmes ne soient pas accompagnées dans leur démarche et ne reçoivent aucun type de formation professionnelle. De plus, le fait que le travail féminin soit socialement déconsidéré donne lieu à de nombreuses discriminations que Margarita Nelken dénonce. Qu'il s'agisse des inégalités salariales, des emplois occupés, des conditions dans lesquelles s'effectuent les tâches, les femmes de tous les milieux et de toutes les catégories socio-professionnelles subissent des différences de traitement avec les hommes, par le simple fait d'être des femmes. À ce sujet, Margarita Nelken attaque particulièrement le travail à domicile qu'elle considère comme un véritable fléau. Phénomène spécifiquement féminin, accepté par la société comme un pis-aller parce qu'il s'effectue dans l'ambiance « protectrice » du foyer et qu'il permet de cacher la « honte » du travail, en replaçant ainsi la femme dans l'espace qui lui est dévolu, il n'en relève pas moins du phénomène plus large de division du travail sexuée. Il est source de la plus grande exploitation des femmes (car il échappe à tout contrôle et à toute régulation) et reste le reflet de la domination masculine. Enfin, pour clore cette question du travail, Nelken rappelle que les femmes semblent s'accommoder de cette situation parce qu'elles ont elles-mêmes totalement intégré le modèle bourgeois dominant et aspirent à ce que leur travail reste transitoire jusqu'à tant qu'elles épousent un homme qui puisse subvenir à leurs besoins ou que la situation du foyer s'améliore.

Le recul théorique dont fait preuve Margarita Nelken à propos de l'éducation et du travail lui sert également à observer la sphère privée de la famille sous un nouveau jour, comme lieu de rapports de pouvoir. Elle accorde une attention particulière au mariage car il est au cœur du modèle féminin imposé et semble devoir faire partie du destin inévitable envisagé pour les femmes. Elle cherche particulièrement à donner à voir qu'étant donnée la situation des Espagnoles, écartées d'une éducation qui les élève et de toute formation au travail, il est conçu comme « un salut, un refuge contre la lutte implacable pour la survie » et peut-être « la seule solution possible pour l'immense majorité des femmes <sup>24</sup> ». C'est pourquoi il représente un nouvel instrument d'oppression, l'épouse devant accepter toutes les humiliations. Nelken rappelle d'ailleurs que la prédominance masculine au sein de la famille est inscrite dans le droit. Le Code civil de 1889 institue une subordination absolue des femmes mariées qui sont assimilées à des mineures, tenues au devoir d'obéissance et privées de l'exercice de leurs droits civils. Quant aux femmes célibataires majeures, la morale et les convenances font qu'elles doivent demeurer également sous la tutelle d'un parent masculin tant qu'elles ne sont pas mariées. Et, dans ce cas de figure aussi, les femmes restent soumises aux hommes auxquels elles doivent leur moyen de subsistance. Finalement, quels que soit leur condition ou leur état civil, les femmes, parce qu'elles sont des femmes, mènent une « vie sordide et lugubre, faite de continuel sacrifices <sup>25</sup> » en faveur des hommes.

Au cours de cet examen des rapports privés entre les femmes et les hommes, Margarita Nelken se penche également sur les problématiques du corps et de la sexualité. En premier lieu, elle indique que, le mariage étant ce qu'il est, la vie affective féminine est souvent misérable. Elle insiste sur le manque d'amour et sur l'« animalisation » des femmes dont le corps est utilisé pour assouvir le désir des hommes. Elle dénonce donc à nouveau des relations asymétriques dans lesquelles les femmes sont des objets érotiques et non des sujets.

Mais en outre, Nelken s'intéresse particulièrement à la prostitution à laquelle elle consacre un chapitre entier. Elle y révèle que beaucoup de femmes y sont contraintes pour survivre n'ayant pas d'autre moyen à leur disposition ; elle accuse aussi les abus commis par certains hommes et la crainte des jeunes filles à leur résister. À cheval entre l'espace privé et public, la

<sup>24</sup> *Ibid.*, respectivement p. 51 (« una salvación, un refugio contra la implacable lucha por el sustento ») et p. 170 (« la única situación posible para la inmensa mayoría de las mujeres »).

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 78 : « vida sórdida y lóbrega, hecha de continuos sacrificios ».



prostitution est par excellence le reflet des rapports de domination poussés à l'extrême. Son analyse permet de dégager l'imbrication des trois facteurs sur lesquels se penche Nelken dans son ouvrage : la défaillance de l'éducation, la défiance à l'égard du travail et les rapports sexuels hiérarchisés.

À travers la critique et la condamnation de ces aspects, Margarita Nelken dévoile la société telle qu'elle est au début du XX<sup>e</sup> siècle. En insistant sur l'association entre le sexe et le genre, elle donne à la fois les raisons du dysfonctionnement qu'elle a constaté et les clefs du problème. Car elle ne prétend pas se contenter de faire un simple état des lieux. Elle va proposer un nouveau projet de société fondé sur la dissociation dont elle fournit les paramètres, toujours autour de l'éducation, de la sphère publique et de la sphère privée. Le féminisme et ses aspirations dans ces trois domaines deviennent de la sorte l'outil de création d'une nouvelle société, bien qu'il laisse apparaître parfois certaines failles.

Dans *La condición social de la mujer en España*, Margarita Nelken en appelle à une « régénération de l'éducation <sup>26</sup> » comme fondement de l'évolution de la situation des femmes et, par suite, de la transformation de la société. Elle indique ainsi quels sont les éléments à développer pour que les femmes aient les moyens de dissocier le sexe du genre. Le premier point qu'elle souligne est la nécessité de mettre en œuvre une éducation unique, gratuite et obligatoire sans aucune distinction entre les sexes. Il s'agit d'éduquer les filles sans préjugés, dans les mêmes conditions que les garçons et non pas exclusivement pour la vie domestique qui, selon Nelken, ne peut constituer le seul centre d'intérêt féminin. Dans cet esprit, elle propose que les femmes complètent aussi leur formation par l'acquisition d'« un moyen de gagner leur vie, de pouvoir la gagner le cas échéant <sup>27</sup> ». L'indépendance économique ainsi atteinte – ou la simple perspective de cette indépendance économique – devrait contribuer en outre à mettre un terme à leur exploitation, tant dans la sphère publique que dans la sphère privée. De cette façon, les femmes pourront être utiles à elles-mêmes ; mais, utiles, il faut qu'elles le soient également à la collectivité, d'où l'impératif pour Nelken de promouvoir aussi une éducation qui tendrait à développer leur sens social. Il s'agit ainsi d'initier les femmes aux problèmes de la société et de susciter leur implication dans la recherche collective du progrès national. C'est pourquoi l'éducation doit les amener à aiguiser leur esprit critique, notamment pour leur permettre de se dégager de l'emprise de l'Eglise catholique, qu'elle considère comme le principal facteur de résistance à la marche de l'évolution de l'Espagne. Seulement alors, quand les femmes ne seront plus sous influence, et qu'elles se seront montrées capables d'accomplir leur devoir social, elles pourront recevoir une éducation politique puis réclamer le droit de vote <sup>28</sup>.

Cependant, les propositions éducatives de Margarita Nelken restent parfois ambivalentes, en particulier lorsqu'elles touchent au problème du foyer. Certes, Nelken réclame pour les femmes une orientation intellectuelle de leur éducation qui ne tienne plus compte de leur sexe. Mais parallèlement, elle affirme que les femmes doivent acquérir une « pleine conscience de leur mission <sup>29</sup> » comme compagnes et comme mères. Une meilleure éducation doit alors aboutir à l'« l'harmonie et l'élévation morale du foyer, et [à] la supériorité de l'influence de la mère <sup>30</sup> ». Ainsi, elle envisage la possibilité qu'une femme consciente et avertie de

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 210 : « regeneración educativa ».

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 53 : « un medio de ganarse la vida, de poderse la ganar en caso necesario ».

<sup>28</sup> Margarita Nelken restera fortement opposée à l'instauration du suffrage féminin, y compris pendant la Seconde République, considérant que cela reviendrait à donner un pouvoir de décision à une masse ignorante et soumise à l'Eglise.

<sup>29</sup> NELKEN, Margarita, *La condición social...*, *op. cit.*, p. 213 : « plena conciencia de su misión ».

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 214 : « la armonía y elevación moral del hogar, y la superioridad de la influencia de la madre ».

l'association entre le sexe et le genre puisse, au long cours, par son action au sein du foyer sur les petits garçons, changer les mentalités et les rapports de pouvoir entre les sexes. Bien que ces déclarations aillent dans le sens d'une pensée du genre, elles replacent toutefois la femme dans l'espace qui lui est traditionnellement destiné et montrent que Margarita Nelken, malgré sa modernité, et influencée tout de même par l'état d'esprit de son époque, ne peut se penser – et penser ses congénères – en dehors de la structure familiale. Or, cette forme d'ambiguïté apparaîtra chaque fois qu'il sera question du rôle de la mère, aussi bien en rapport avec l'espace public qu'avec l'espace privé.

Dans la construction d'un nouveau projet de société, Margarita Nelken ne s'arrête pas à l'analyse de l'éducation des femmes. Elle va aussi s'interroger sur les moyens qui vont permettre de parvenir à la dissociation entre le sexe et le genre dans la sphère publique.

S'intéressant particulièrement au travail, elle considère que toutes les femmes devraient avoir une activité rémunérée indépendamment de leur situation personnelle ou financière, car le travail mène à la liberté, à « la dignification » et élève les êtres « à la qualité d'individus conscients <sup>31</sup> ». Elle souhaite ainsi voir poindre chez les femmes, comme chez les hommes, un sentiment de « fierté du travail <sup>32</sup> » indispensable à l'estime de soi, et non cette honte qui pousse les femmes à accepter l'exploitation. Comme dans le cas de l'éducation, elle va jusqu'à porter le travail au rang d'obligation morale et sociale. Il devient alors un moyen pour les femmes de participer aux destins de la nation et Nelken en veut pour preuve la prégnance du travail féminin dans les pays belligérants pendant la Première Guerre mondiale. Mais, pour que cette transformation soit possible, elle appelle de ses vœux l'entraide chez les femmes. Elle estime que la libération ne peut venir que d'un élan collectif et que les femmes les plus éclairées, notamment les aristocrates et les grandes bourgeoises, doivent guider les autres. Cela implique qu'elles abandonnent la défense des intérêts de classe au profit des intérêts de genre. Cela implique également l'unité du féminisme qui se trouve divisé entre un féminisme de gauche, progressiste, dont se réclame Margarita Nelken, et un « féminisme catholique », souvent promu par les femmes des classes privilégiées qui s'investissent dans la bienfaisance et entretiennent ainsi, selon Nelken, la passivité et la soumission chez les ouvrières.

Parallèlement à cette sororité, Margarita Nelken aspire à mettre le syndicalisme au service de la dissociation. Le chapitre 6, entièrement consacré à l'action syndicale, discrédite à nouveau ce qu'elle appelle les organismes de « protection intéressée <sup>33</sup> » et insiste sur la nécessité de créer de véritables groupes de revendication féminins comme unique façon pour les femmes de faire entendre leur voix. De plus, Nelken juge indispensable dans cette démarche la solidarité des hommes et rappelle que c'est en unissant leurs efforts qu'hommes et femmes réussiront à créer une société « qui soit, indistinctement, une société pour les deux sexes <sup>34</sup> ». Néanmoins, dans cette lutte commune, l'amélioration de la situation de tous les travailleurs semble prendre le pas sur les autres intérêts. Il y a donc, dans cette vision des choses, une nouvelle limitation de Nelken qui voit finalement dans le féminisme une branche du problème social et le subordonne à la lutte des classes. Sa proximité des milieux socialistes interfère sur ce point dans sa conception du féminisme, bien qu'elle reste profondément attachée à la défense des droits des femmes.

Mais d'autres apories se font jour aussi dans ses prises de position, notamment sur la question de la conciliation de la vie professionnelle et de la vie familiale. En effet, dans sa demande de révision des lois du travail, elle revendique une législation spécifique pour que les femmes

<sup>31</sup> *Ibid.*, respectivement p. 207 et 209 (« la calidad de individuos conscientes »).

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 207 : « el orgullo del trabajo dominará en la mujer como en el hombre ».

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 108 : « protección interesada ».

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 31 : « la sociedad que ha de ser, indistintamente, sociedad para los dos sexos ».

n'aient pas à délaissier leur foyer. Elle parle alors « d'inégalité nécessaire<sup>35</sup> » qu'elle argumente par le fait qu'« avant d'être ouvrière la femme est épouse et mère<sup>36</sup> ». Se manifeste donc à nouveau, dans le domaine du travail cette fois, le poids de la maternité qui reste caractéristique de la pensée de Margarita Nelken, sans infirmer pour autant sa conscience d'une construction sociale de la différence sexuelle.

Le changement de paradigmes nécessaire à la création d'une nouvelle société dans laquelle les femmes auraient une place équivalente à celle des hommes exige en plus de concevoir différemment leurs rapports dans la sphère privée. En ce sens, Margarita Nelken pose comme prérequis la réforme du Code civil et, notamment, du statut des femmes mariées. Ses principales demandes concernent l'exercice conjoint de l'autorité parentale et le droit des femmes à administrer leurs biens. Mais elle réclame aussi vivement une loi sur le divorce, considérant que la possibilité pour les femmes de se dégager des liens du mariage peut changer les rapports de domination dans le couple. Cependant, dans la sphère privée comme dans la sphère publique, Nelken en revient toujours à poser l'indépendance économique comme moyen fondamental de la dissociation entre le sexe et le genre. Ici, elle soutient que lorsque les femmes auront acquis un autre moyen que le mariage d'assurer leurs besoins matériels, elles seront en mesure de comprendre – et de rejeter – l'oppression qu'elles subissent au sein du foyer. Mais encore faut-il qu'elles en assument toutes les conséquences et qu'elles soient prêtes à abandonner leur « triste mais parfois [...] confortable rôle de victime » et, « pour obtenir l'égalité, qu'elle[s] se mette[nt], elle[s]-même[s], sur un pied d'égalité<sup>37</sup> » en acceptant le travail comme un véritable moyen d'existence. De la sorte, Nelken reprend une idée qu'elle avait déjà avancée au sujet du travail féminin pour l'appliquer à la sphère privée : les modifications du statut des femmes ne peuvent venir que de leur propre action, à partir d'une conscience féminine/féministe collective et de l'union entre toutes les femmes.

Outre ces éléments sur le mariage, Margarita Nelken explore aussi la question du corps féminin, intégrant dans son raisonnement de façon personnelle les discours scientifiques et hygiénistes de son époque. Elle propose ainsi de mettre en place une véritable éducation sexuelle dans le but d'apprendre aux femmes à connaître les spécificités de leur corps. Qu'il s'agisse de l'hygiène intime, de la protection contre les maladies sexuelles ou des phénomènes liés à la maternité, les propositions de Nelken cherchent à éviter que les femmes ne soient vulnérables face aux hommes. Mais elle n'y voit pas seulement une forme de libération sexuelle, elle l'entend aussi – et de façon presque paradoxale – comme un moyen d'améliorer la maternité. Car la connaissance de son corps doit permettre à la femme d'« avoir pleine conscience de soi, de son physique et de son moral et de se sentir fière de sa préparation morale et savante à ses devoirs de femme et de mère<sup>38</sup> ». Une fois encore, Nelken ne peut se dégager du rôle de la femme en tant que mère et, par suite, de sa place dans la famille. Si elle cherche par de nombreux moyens et dans tous les domaines à secouer le joug de la domination masculine, elle ne remet jamais en cause l'idée d'une complémentarité des sexes. Certes, elle considère la femme comme l'égale de l'homme, mais aussi comme sa compagne et comme une mère dont il faut développer les aptitudes maternelles. Margarita Nelken reste donc marquée par les représentations et les préoccupations dominantes au début du XX<sup>e</sup> siècle même si cela n'invalide en rien ses positions sur la question du genre.

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 86 : « el sentido de la desigualdad necesaria ».

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 97 : « antes que obrera, la mujer es esposa y madre ».

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 175 : « es preciso que la mujer se olvide de su triste pero cómodo a veces [...] papel de víctima ; es preciso, para obtener igualdad, que se ponga, ella misma, en un pie de igualdad ».

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 127 : « tener conciencia plena de sí misma, de su físico y moral y sentirse orgullosa de su preparación moral y sabia para sus deberes de mujer y de madre ».

*La condición social de la mujer en España* est néanmoins un texte d'une extrême modernité qui a déchaîné, lors de sa parution, de violents débats aboutissant à sa condamnation par les secteurs conservateurs de la société. À la fois discours enflammé et démonstration construite autour d'une démarche scientifique, Margarita Nelken en fait ce qu'elle veut, à son image de femme libre. C'est cette liberté qui lui permet de prendre conscience de l'association entre le sexe biologique et le sexe social ; cette liberté qui la conduit, partant, à appréhender le genre et à proposer un nouveau projet de société fondé sur la nécessaire dissociation.

Cependant, certaines de ses positions restent déconcertantes. Sur le suffrage féminin d'abord, qu'elle rejette farouchement pour l'Espagne, alors que les pays les plus avancés en matière de féminisme concèdent le droit de vote aux femmes. Sur la maternité surtout, qui pèse sur sa réflexion au point de limiter parfois la portée de ses préceptes sur l'éducation, sur l'exercice du travail, sur les rapports au sein du couple, en matière de liberté sexuelle, etc. Car l'affirmation de la prééminence de la maternité suppose l'acceptation d'un déterminisme biologique que Nelken combat par ailleurs en affirmant la construction de l'identité féminine. Son féminisme se trouve ainsi marqué d'un caractère tout particulier. Nelken semble y intégrer une perspective essentialiste tout en dénonçant une éducation et des pratiques sociales qui enferment les femmes dans des stéréotypes de genre produits par le système de domination patriarcale. Cette irrésolution entre essentialisation de la différence des sexes et intuition des rapports de genre que l'on retrouve comme un fil rouge chez Nelken est, sans aucun doute, le fruit d'une époque pour laquelle la fonction biologique de la femme reste primordiale. Il n'en demeure pas moins que Margarita Nelken, par sa pensée du genre, même imparfaite, s'inscrit dans une forme de généalogie du féminisme. En effet, son texte n'a été édité en Espagne qu'à trois reprises : lors de sa parution, en 1919 ; au sortir de la dictature franquiste en 1975, moment de l'explosion des mouvements féministes longtemps réprimés ; et tout récemment, en 2013, repris par la maison d'édition féministe Horas y Horas, dont la collection phare « la cosecha de nuestras madres » ne publie que les plus grands noms de l'histoire du féminisme, tant espagnol (Isabel Oyarzábal, Clara Campoamor, María Laffite...) qu'international (Alexandra Kollontai, Virginia Woolf, Simone de Beauvoir, Hélène Cixous...).